

Puits du Magny : 16 août 1912

Les lampes du poste après-midi. Environ 70 hommes à la descente. Je rencontre un copain qui m'a dit qu'il commence un nouveau chantier au petit puits dans un petit fonçage.... Ce copain s'appelait Fernette, dit "Boubou" à cause de sa taille.

J'arrive à mon chantier au pied du grand fonçage, un coin de charbon qui restait à exploiter depuis longtemps. Je retrouve l'homme avec qui je travaille et qui se tient les reins, il a mal, un vieux mineur, 54 ans, usé avant l'âge. Il a de l'abatage à faire, c'est dur pour lui. Je prends sa place et le fais descendre au bas du chantier pour faire du charbon pour sortir sa journée....

Je l'entends à un certain moment partir avec son chariot de charbon. Je regarde l'heure et je pense qu'il a encore eu vite fait de le faire. Il était un peu plus de 7 heures. Longtemps après, l'homme ne revient pas; comme il a mal aux reins, je pense qu'il a déraillé son chariot et qu'il n'ose venir me chercher. Je descends le front de taille, prends la galerie, arrive au grand fonçage, trouve le chariot, mais pas l'homme.

Je regarde, ses habits étaient partis. Je reste là, perplexe, me demandant ce qui pouvait bien lui être arrivé et je trouvais en même temps bizarre de n'entendre aucun bruit. Il y avait trois hommes dans le coin pour les réparations, rien ne bouge et l'on n'entend rien.

Que faire ? Après avoir visité le coin, il me semble sentir un goût de fumée mais dans la mine, on n'y prête pas attention car le frottement des câbles et des freins en produisent souvent. Que faire ?

Tout à coup, depuis la tête du fonçage Lamboley, je vois une lampe et je pense que j'aurai un renseignement. C'était le père Belot dit "Milo", vieil asthmatique, on l'entend de trente mètres qui arrivait en courant. Je lui demande:

- Qu'est-ce qu'il y a, Milo ? Il me répond : Le feu dans la puits, le feu dans le puits, sauve toi.

Je suis monté derrière le vieux et suis arrivé sous le puits à temps pour voir embarquer en panique la dernière cage, les hommes se jetaient l'un sur l'autre pour se sauver. Et nous sommes restés à attendre l'autre cage.

C'est ici que commence pour nous la tragédie.

La cage arrive, le maître mineur est dedans. L'on s'approche pour remonter, il nous dit calmement :

- La cage ne bouge plus, ils ont ordre là-haut de ne bouger qu'à mon signal.

- Alors, que faut-il faire ?

- On va aller voir là-bas ce qui s'y passe. Vous êtes combien ?

- Nous sommes sept.

- Vous allez venir avec moi.

- Si vous y allez, il n'y a pas de raison qu'on ne puisse y aller aussi. Mais le grisou, l'air, la fumée ?

- Venez avec moi, j'aurai le temps de vous expliquer ce qu'il faut faire en cours de route.

Il fallait vingt minutes pour atteindre le point dangereux.

- J'ai fait arrêter le ventilateur, ce qui empêchera le gaz de se mélanger à l'air et par là même, fait s'activer le feu. Il fera plus chaud, mais il y aura moins de risques.

Petit à petit, nous approchons, mais arrivés à un courant d'air, impossible d'avancer tellement la fumée est dense. Le maître mineur envoie un homme en avant, la figure entourée dans une flanelle pour gagner la galerie du petit puits à une douzaine de mètres. La manoeuvre réussit car dans cette galerie, ni fumée, ni chaleur ; nous y passons l'un après l'autre. A ce moment, nous sommes à pied d'oeuvre.

Quel spectacle !

A quelques mètres en face de nous, un cheval en train d'asphyxier. A gauche, le feu sur une longueur de dix mètres, et ensuite plus rien. Le premier réflexe, de l'eau. Il y avait le chariot pour les hommes et les chevaux qui se trouvait à côté de On s'en empara avec un seau en bois. Un homme tient la lampe, l'autre le seau. On court contre le feu et jette l'eau. L'on a environ 150 litres d'eau, ça ne suffit pas. Pendant ce temps, trois hommes essaient de dégager le cheval qui a la tête coincée entre deux cintres, mais on n'y arrive pas.

Le maître mineur part avec trois hommes chercher une lance, des tuyaux pour adapter sur la colonne d'air comprimé, fait envoyer l'eau avec une vieille casserole dans le roulage pour continuer à la jeter sur le feu. Enfin, le système est monté et ça marche. On avance, on voit le bout. Avant une demi-heure, le feu sera éteint. Mais d'un seul coup, plus d'eau et les éboulements commencent.

La tuyauterie n'a pas résisté à la pression. Il a fallu remplacer deux éléments dans le puits. Cela a pris du temps. Pendant ce temps, l'on a fait du transport de planches, failles, bois, pour étayer provisoirement le terrain et l'on travaillait sous une chaleur terrible, quand à nouveau, nous eûmes l'eau. Il a fallu reprendre en arrière, le feu reprenait derrière nous, il a fallu supporter la veste caoutchouc. L'eau qui retombait nous brûlait la peau. Les heures passent. Six heures du matin, pas de relève. On est tué. Depuis la veille à cinq heures que l'on est descendu. Enfin, à 8 heures 20, voici des lampes.

Heureux de passer sous la douche. En sortant des vestiaires, passer au bureau... Comme récompense, signer une feuille. Comme quoi, vous devez être présent pour le poste du soir sous peine de sanction, car jusqu'à preuve du contraire, il y a quatre manquants: le père Charmy, boiseur de Ronchamp; Péquignot dit Jamie, de Champagny; le Dague de Fresse et mon copain Fernet dit Boubou, de Clairegoutte.

15 août - 6 heures. On descend le même nombre d'hommes et un chef qui n'est pas plus rassuré que ça. Nous savons ce qui nous attend, on en prend l'habitude. Et on a toujours espéré retrouver les manquants. On ne sait jamais, mais leur emplacement de travail a déjà été exploré, on n'a rien retrouvé qu'une montre et leurs habits: une preuve qu'ils ont fait vite pour se sauver.

Premier travail, dégager le cheval qui empoisonne, on ne peut le laisser là. Nous sommes cinq avec le chef de poste à le sortir de l'écurie. Nous y parvenons avec bien du mal.... il a fallu scier les pattes à ras le corps pour pouvoir passer par les petites galeries... Bon apéritif pour un 15 août, j'ai été mal huit jours.

On revient chacun avec un chargement de failles, bois, tuyaux. Ca vient loin dans les éboulements, on est obligé de faire la chaîne pour passer le matériel. Il n'y a plus beaucoup de place pour passer. Il fait tellement chaud. On voudrait pouvoir dormir...

Cinq heures, bientôt la relève. On ne voit plus le feu devant nous. Ce sera peut être fini, mais tout à coup, en arrière, le feu reprend au pied d'un vieux montage. Nous n'aurons pas l'honneur d'avoir gagné la partie car la relève arrive. Nous remontons, même processus que la veille et l'on part se reposer.

15 août - 6 heures. Il y a du monde sur le puits. On nous questionne, nous ne savons rien. On va se préparer, prendre sa lampe et on descend.

- Seulement deux ou trois, dit le chef.

Je descends. J'arrive au fond. On met le cercueil de mon ami Fernet dans la cage; je remonte avec lui, les autres sont à l'impériale (étage supérieur de la cage). Pendant vingt heures que la tragédie a duré, pour moi j'ai eu moins peur que les quelques minutes que j'ai accompagné le cercueil.

Dans toute cette affaire, les seuls méritants étaient les sept hommes et le maître mineur qui sont retournés sur le foyer d'incendie et qui risquaient leur vie, ils ont été récompensés comme on récompensait un mineur à cette époque. Le chef a eu la médaille du sauvetage en argent. Il la méritait largement. Les sept autres ont eu selon leur capacité au travail, une somme variant entre 37 et 42 francs jeux pour les 3 postes et une lettre collective de remerciement du préfet de la Haute-Saône à prendre connaissance au bureau des Houillères.

Tout cela cadrait bien avec les menaces de sanction si l'on abandonnait le poste et aucun des sept que nous étions n'a jamais rien eu qui l'ait avantagé dans son travail en quoi que ce soit.

Fernand MATHEY